

D S

L'ABEILLE

Revue Mensuelle
Illustrée
pour la Jeunesse



Les Frères de l'Instruction Chrétienne
Laprairie (PQ)

L'ABEILLE

paraît tous les mois, juillet et août exceptés.

SOMMAIRE

Mot d'ordre : Histoire de X... Année scolaire 1931-1932, p. 99. — Miettes d'Évangile : Le bon Samaritain, p. 102. — La Maman du Saint Rosaire, p. 106. — L'Enfance d'un Apôtre, p. 111. — Un beau voyage, p. 114. — Au service du Christ-Roi : La conversion de l'Angleterre par saint Augustin de Cantorbéry, p. 115. — Étude sur une image : Cartier plantant la croix à Gaspé, p. 119. — Récits Canadiens : Une mission chez les Micmacs, p. 121. — La petite Christine, p. 126. — Le Petit Savoyard : La cachette, p. 131. — Rires et sourires, p. 138. — Les "spotters" stoppés, p. 140.

CLASSES "MODÈLES"

Aux cinq classes de l'école Ste-Cécile (les Trois-Rivières) déjà signalées, neuf nouvelles viennent s'ajouter; ce sont :

6 — 6 ^e année,	F. GONZALVE-ALBERT,	<i>Dolbeau.</i>
7 — 7 ^e et 8 ^e année,	F. YVES-JEAN-MARIE,	<i>Pointe-Claire.</i>
8 — 5 ^e et 6 ^e année,	F. ERNEST-MARIE,	"
9 — Cours,	F. JÉRÔME,	<i>St-Casimir.</i>
10 — 7 ^e et 8 ^e année,	F. CYRILLE,	<i>Ste-Anne-de-Bellevue.</i>
11 — 6 ^e année,	F. LÉONIDAS,	"
12 — 5 ^e année,	F. JOËL,	"
13 — 8 ^e année,	F. BERNARD-VICTOR,	<i>Ste-Croix.</i>
14 — 7 ^e année,	F. CAMILLE,	"

Ceux qui aident "L'Abeille."

Frère Hippolyte-Louis, 181 abonnements. — Frère Frédéric-Marie, 62 ab. — M. Robert Savoie, 32 ab. — F. Marcellien, 29 ab. — F. Urbain-Marie, 19 ab. — F. Basile, 19 ab. — M. A. Nantel, 19 ab. — F. Elphège-Lucien, 14 ab. — Mme A. Latraverse, 14 ab. — M. Grégoire Farrell, 13 ab. — F. Jérôme, 11 ab. — F. Fortunat, 10 ab. — F. Léon-Pierre, 10 ab. — F. Lacombe, 10 ab. — F. Elzéar-Marie, 9 ab. — F. Desparrois, 9 ab. — F. David, 8 ab. — F. Jude-Marie, 8 ab. — F. Wilfrid-Joseph, 8 ab. — F. André-Marie, 8 ab. — SS. de la Congrégation de Notre-Dame, Bureau des Études, 8 ab. — M. A. Blain, 8 ab. — F. Amand, 7 ab. — F. Marcel-Jean, 7 ab. — Madame Robert, 7 ab. — M. Maurice Lefebvre, 7 ab. — M. N. Lasalle, 6 ab. — Mme Zéphirin Gosselin, 5 ab. — F. Amator, 5 ab. — F. Filion, 5 ab. — M. L. Campeau, 5 ab. — M. G. Lalonde, 5 ab. (A suivre.)

Signalez "L'Abeille" à vos amis.



Un instrument efficace de succès

Histoire de X...

Année scolaire 1931-1932 (Suite)

Le matin de la rentrée des classes.

- X... , montes-tu dans la classe du Frère R... ?
- Oui.
- Alors, mon vieux, tu vas faire de l'examen particulier!
- Que veux-tu dire?
- Tu verras... de l'examen particulier.
- Mais qu'est-ce que c'est?...

La cloche interrompit ce dialogue et, au milieu des préoccupations d'un premier jour de classe, X... oublia complètement la question que venait de soulever son camarade.

Cette question revint inopinément pendant la retraite de rentrée. "Maintenant, mes amis, s'écria le Frère R... j'ai à vous proposer une pratique que je considère comme très importante pour votre persévérance; c'est ce qu'on désigne par examen particulier."

A cette déclaration, X... se ressouvint de l'allusion de son ami et, vivement intéressé, il tendit l'oreille, et l'esprit, pour ne rien perdre des explications du professeur.

Ce jour-là, à la sortie du soir, plusieurs élèves du Frère R... s'étaient groupés et, avant de rentrer chez eux, discoutraient sur les événements du jour. X... avait été empoigné par

la question, toute nouvelle pour lui, de l'examen particulier; il voulut connaître à ce sujet l'opinion de ses camarades: "Que pensez-vous, demanda-t-il, de cette pratique que le cher Frère vient de nous recommander?"

"Ça a bien du bon sens! dit populairement Alphonse G...

"C'est une bonne pratique! s'exclama Paul-Emile T...; mais, ajouta-t-il en faisant un affreux anglicisme, "Il faudra toffer!"

"Il est certain, continua Hector D... que le cher Frère veut faire de nous de vrais chrétiens."

Là-dessus, chacun eut son mot à dire pour louer le professeur, son accueil aimable, son dévouement, sa science professionnelle. L'un d'eux cependant risqua une critique. C'était un garçon à la langue bien affilée, mais de peu de tête, qui avait séjourné quelques mois dans une communauté religieuse et s'était fait congédier. Il n'avait pas mauvais esprit; seulement l'occasion s'offrait belle pour lui de se donner de l'importance et de satisfaire sa ridicule vanité. "L'examen particulier, proclama-t-il sur un ton dogmatique, je connais cela, moi; on le pratique dans les communautés; mais, à mon avis, ce n'est pas fait pour des gars comme nous."

A ce verdict aussi hardi qu'inattendu, aucun membre du groupe n'osa objecter. Il doit bien savoir, lui, pensait-on, puisqu'il a l'expérience de la vie religieuse.

X... fut piqué au vif. D'emblée, il avait été conquis par son nouveau maître, et il était stupéfait que ce prétentieux osât publiquement contredire à son enseignement. Cependant, comme il se sentait incapable de rétorquer avec succès, et que, d'ailleurs, il ne voulait provoquer aucune scène pendant la retraite, il garda le silence, tout en se promettant de soumettre l'objection à plus habile que lui.

La difficulté était d'amorcer la question sans passer pour un mouchard!... X... trouva une solution. Il y avait, dans la classe, un de ces "enfants terribles", qui ont le droit de tout dire sans froisser personne; c'est à lui que X... confia la délicate mission. Le lendemain matin, en attendant l'heure de la rentrée, le Frère R... se trouvait au milieu de ses disciples, écoutant leurs propos et provoquant leurs réflexions. "Cher Frère, s'écria l'enfant terrible, allez-vous encore nous parler de l'examen particulier? — Certainement, mon garçon, et plusieurs fois. — Mais, poursuivit le jeune espiègle, sur un ton de plaisanterie, c'est bon pour les religieux, cet examen-là; ce n'est pas fait pour des gars comme nous!"

Un éclat de rire accueillit ces dernières paroles. Le Frère R... immédiatement comprit que l'ennemi avait semé de l'ivraie là où il venait, lui, de jeter le bon grain; cependant il garda son sang-froid. Mais le temps de monter de la cour de récréation à la classe, toute une nouvelle instruction sur l'examen particulier s'élabora dans son esprit. Avec autant de clarté que de force, il dénonça l'idée fautive et dangereuse qui voudrait réserver aux cloîtres la pratique sérieuse du christianisme.

“Il n'y a pas, s'écria-t-il, deux sortes de piété, deux sortes de vertu, l'une pour le prêtre et le religieux, et l'autre pour le chrétien vivant au milieu du siècle. C'est à tous, à vous, à moi, que Jésus-Christ a dit : Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait... Je suis la vigne, et vous, vous êtes les branches. La même sainteté, la même vie divine doit exister dans vos âmes à vous et dans mon âme à moi.

“Sans doute, le religieux a plus de facilité, plus de temps pour prier; mais le chrétien ordinaire doit, autant que ses occupations le lui permettent, imiter les exercices du religieux : retraite annuelle, messe et sacrements, méditation, examen de conscience, visite au saint Sacrement, chapelet, lecture spirituelle.

“Vous ne voulez pas être simplement des chrétiens de surface, des pancartes de chrétiens, des sépulcres blanchis; vous ne voulez pas que votre christianisme se borne à la messe du dimanche, à l'assistance à quelques cérémonies; vous tenez très certainement à ce qu'il descende jusqu'au fond de votre cœur; penser le contraire, ce serait de ma part vous faire injure. Votre âme, comme celle du religieux, comme celle du prêtre, est faite pour porter en elle la sainte Trinité. Alors, mes amis, autant que le religieux — et même davantage, puisque vous êtes exposés à de plus grands dangers — vous devez prier, vous devez veiller. On n'est pas chrétien si on ne lutte pas, et je vous propose dans l'examen particulier une arme pour vous défendre contre les attaques du démon et des passions.”

Progressivement, la voix du maître était montée au diapason des grandes convictions; ardente, prenante, lyrique, elle avait conquis tous ses auditeurs. A son premier moment libre, X... écrivit dans son calepin :

J'AURAI LA VICTOIRE, JE GARDERAI LE BON DIEU DANS MON CŒUR, CAR JE LUTTERAI EN UTILISANT L'ARME QU'EMPLOIENT LES CHRÉTIENS LES PLUS SÉRIEUX : L'EXAMEN PARTICULIER.

F. CÉLESTIN-AUGUSTE



Le bon Samaritain

(Parabole)

UN homme descendait de Jérusalem vers Jéricho, et il tomba entre les mains des voleurs qui le dépouillèrent, le rouèrent de coups; après quoi, ils s'en allèrent, le laissant à demi mort sur le chemin.

“Or, il arriva qu’un prêtre descendait par la même route : il vit le blessé et passa outre.

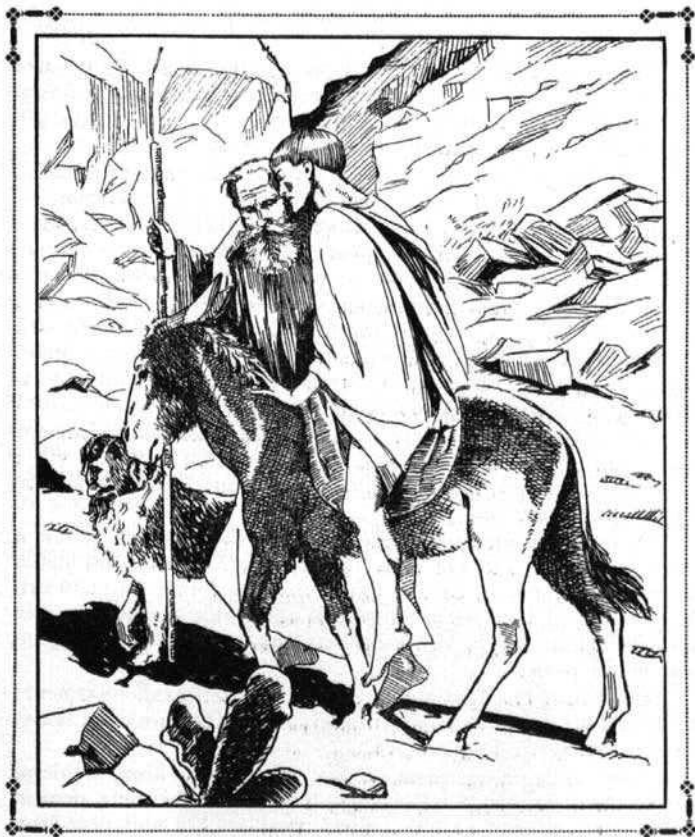
“De même un lévite, passant par là, le vit et continua son chemin.

“Mais un Samaritain en voyage passa à son tour près du blessé. En le voyant, il eut le cœur ému de pitié. Et, s’approchant, il banda ses plaies, après y avoir versé de l’huile et du vin. Puis, le mettant sur sa monture, il le conduisit dans une hôtellerie et prit soin de lui.

“Le lendemain, tirant de sa bourse deux deniers, il les donna à l’hôtelier, en disant : ‘Voici de quoi prendre soin de lui, et tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le rembourserai moi-même quand je repasserai.’” (Luc, X, 30-35.)

• • •

A Jésus multipliant ses bienfaits, les Pharisiens, ingrats, haineux, n’adressaient que des insultes. Un jour, ils le traitèrent de “Samaritain”. Il faut savoir que les Juifs professaient le plus profond mépris pour les habitants de Samarie : il était défendu de leur parler, défendu d’avoir aucun commerce avec eux : un Samaritain était moins estimé qu’un païen. On se rappelle cette exclamation étonnée de la femme au puits de Jacob, disant à Jésus : “Comment est-ce possible que vous, Juif, vous me demandiez à boire à moi, qui suis une Samaritaine!”



EN ROUTE VERS L'HÔTELLERIE LA PLUS PROCHE

“Samaritain”, Notre-Seigneur prend à son compte ce mot qu'on lui adresse comme une insulte. Il semble prendre plaisir à dessiner les traits d'une parabole délicieuse, où il met en belle lumière la bonté *courageuse, attentive, prévenante* du Bon Samaritain.

La vraie charité ne consiste pas plus en belles paroles qu'en effusions touchantes, ce qui ne serait pas une grande dépense : ce sont les actes qui comptent, il faut payer de sa personne et de sa bourse. Quelle utile leçon nous donne le Divin Maître ! La terre serait un séjour de bonheur si on la mettait en pratique.

Le malheureux voyageur attaqué par une bande de voleurs gît toujours inconscient sur le bord du chemin. Les passants le regardent, s'apitoient sur son sort, et ... continuent leur route. Si le même malheur allait leur arriver!

Passé le Samaritain; la vue du voyageur blessé et dévalisé devrait lui conseiller de ne pas s'attarder dans une zone si dangereuse. D'autres, n'écoulant qu'une égoïste prudence, mettraient au trot leur monture pour s'éloigner le plus vite possible d'une région mal famée. Lui n'y pense même pas.

N'écoulant que son bon cœur, il s'arrête, met pied à terre, sans songer au danger qu'il court. Les bandits sont peut-être en embuscade, guettant une nouvelle proie : comme il leur serait facile de se jeter sur le riche voyageur qui se présente à eux, avant qu'il ait le temps de remonter à cheval et de s'enfuir!

Voyez-le se pencher sur le blessé, examiner soigneusement toutes ses blessures. Avec joie, il découvre un reste de vie : le cœur bat encore, mais si faiblement! Tout espoir de sauver l'infortuné n'est pas perdu.

Alors l'infirmier improvisé, heureux de la bonne action à faire, se met à l'œuvre sans tarder. Entr'ouvrant les dents serrées, il y verse un cordial qui ranime les forces du mourant. Une à une, il lave les blessures; il les bande après les avoir frottées d'huile et de vin, sacrifiant ainsi sans hésiter ses provisions de route.

Ses bons soins font sortir le blessé de son évanouissement; les forces lui revenant, il pourra soutenir les fatigues d'un trajet vers la bourgade la plus proche.

Avec mille précautions, le bon Samaritain hisse le blessé sur sa monture. On marche à pas lents: le malheureux peut si difficilement se tenir en selle. Enfin, tard dans la nuit peut-être, le cortège arrive à une auberge : le voilà sauvé.

Les bons services du sauveur sont ici plus que jamais nécessaires, car l'hôtelier ne semble pas accueillir avec enthousiasme ce malheureux, son compatriote pourtant : c'est un client qui réclamera des soins très longs, et il n'a rien de quoi payer, rien même qui puisse servir de gage.

C'est encore le charitable étranger, le Samaritain méprisé, qui intervient pour tout régler. Il paye à l'avance — et il le fallait bien — la dépense probable. Si c'était plus, il ne fallait pas avoir peur : qu'on donne au malheureux tous les soins que réclame son état, jusqu'à ce qu'il puisse se tirer d'affaire lui-même; à son retour, il payerait jusqu'au dernier sou tout ce qui aura été dépensé pour son protégé.

Comme nous reconnaissons bien Notre-Seigneur dans la figure rayonnante de bonté du Samaritain si charitable! Combien imparfaite est pourtant cette image présentée dans la belle parabole : c'est plus que ses soins et quelques deniers que Jésus a donnés quand il a versé tout son sang en mourant pour nous sur la croix ...

Dans le récit de la parabole, nous cherchons en vain un mot de reconnaissance de la part du blessé si charitablement secouru. Pas une parole! Ça c'est nous autres, et Notre-Seigneur nous connaît bien : on fait beaucoup de prières et de neuvaines pour obtenir des faveurs — surtout temporelles — combien pour remercier après avoir été exaucés?

Quand Jésus guérit dix lépreux, un seul, un Samaritain, revint sur ses pas pour le remercier : il en fut peiné et il ne put s'empêcher d'en faire la remarque. Dans le monde, il y aurait donc dix pour cent de reconnaissance, c'est bien peu! Le plus sûr moyen de mériter de nouvelles faveurs de la part du bon Dieu, est de l'en remercier pour celles déjà obtenues. Cultivons la belle fleur de la reconnaissance; c'est une fleur divine qui a son plein épanouissement au ciel. L. R.



LE DIVIN CONSOLATEUR



La Bonne Mère du Ciel



LA MAMAN DU SAINT ROSAIRE

Les exploits des Pères Jésuites travaillant à la conversion des Hurons, Algonquins, Montagnais, Iroquois et autres, sont dans toutes les mémoires. Ils ont écrit une des plus belles pages de notre histoire : quels hommes que ces apôtres venus de la vieille France!

Ils n'étaient pas les seuls ouvriers évangéliques dans l'Amérique du Nord. Les fils de saint François, qu'on est sûr de retrouver partout où il y a des âmes à sauver, travaillaient ferme dans le Mexique, qui s'étendait alors jusqu'à San-Francisco. Ils ont si bien réussi, que ce pays compte actuellement environ douze millions d'Indiens catholiques.

L'Amérique du Sud offrait de son côté un magnifique champ d'apostolat. Les missions du Paraguay des Pères Jésuites — on les trouve partout eux aussi — sont restées célèbres dans l'histoire : les vertus des convertis retraçaient parfaitement la vie des premiers chrétiens.

Les Dominicains rivalisèrent de zèle avec les Jésuites et les Franciscains. Ils établirent de florissantes missions sur le versant oriental des Andes, dans le pays appelé maintenant l'Equateur. Protégées contre l'envahissement des blancs par la barrière presque infranchissable de leurs montagnes, de nombreuses tribus indiennes, bien peuplées erraient en liberté dans la forêt

vierge, qui s'étendait jusqu'à l'Atlantique. Les fils de saint Dominique entreprirent de les gagner à Notre-Seigneur, et ils y réussirent au prix d'incroyables travaux.

On connaît la dévotion de ces religieux pour la sainte Vierge; ils surent l'inspirer à leurs néophytes : les Indiens lui donnèrent un nom touchant : pour eux, c'était MAMAN DU SAINT ROSAIRE. Pauvres enfants des bois, combien de fois n'éprouvèrent-ils pas les effets de la maternelle protection de la grande Reine du ciel! Dans leur reconnaissance, ils ne pouvaient, certes, trouver un plus beau titre à lui donner. Appeler Dieu notre PÈRE, Marie notre MÈRE, c'est épuiser en deux petits mots tout ce que le cœur peut éprouver d'amour et de reconnaissance.

Le fait suivant montre quelle puissante protectrice la sainte Vierge fut quelquefois dans des circonstances tragiques pour ces Indiens, qui l'honoraient et l'invoquaient avec une confiance filiale.

* * *

Parmi les nombreuses tribus indiennes qui peuplaient le pays qui forme maintenant l'Equateur, deux vont retenir notre attention : les Canélos et les Jivaros. Ceux-ci étaient de vrais démons, si méchants, que nos fameux Iroquois — dont le nom est pourtant synonyme de férocité — feraient figure d'agneaux auprès des terribles Jivaros!

Heureusement que le remède était placé à côté du mal : les Canélos, tous chrétiens, formaient une tribu nombreuse et guerrière. Ils correspondaient à nos Hurons, mais à des Hurons énergiques, entreprenants; tellement bien que les Jivaros se donnaient bien garde de se mesurer avec eux. Ces braves Canélos faisaient donc office de garde-frontières : à l'abri de leur force, une dizaine de tribus chrétiennes, plus timides, vivaient en paix. Les Canélos victorieux faisaient régner la paix, à la faveur de laquelle, la religion pouvait étendre ses conquêtes.

Il arrivait qu'un grand nombre de Canélos portaient pour des chasses ou des expéditions lointaines. Leurs terribles adversaires, toujours aux aguets, saisissaient cette occasion pour tomber sur les missions qu'ils savaient presque privées de défenseurs, car c'est alors seulement qu'ils réussissaient leur mauvais coup, pour déguerpir ensuite au plus vite.

Un vieillard indien racontait en 1889, à un père Dominicain, un fait miraculeux dont il avait été témoin dans sa jeunesse.

“Un Père blanc était venu dans notre village donner une mission; c'est à peine s'il y avait deux cents guerriers de pré-

sents dans cette bourgade. Voici ce qui arriva un matin, alors que le missionnaire disait la messe. Un des nôtres entre en coup de vent dans l'église : 'Hommes, s'écrie-t-il, je viens de voir les Jivaros dans les environs. Leurs bandes gravissent la colline pour nous surprendre. Aux armes! aux armes!'

'Tout le monde se lève en criant; les quelques hommes déjà rassemblés saisissent leurs lances; les femmes et les enfants se répandent dans le village pour donner l'alarme et s'armer de la sarbacane.

'De son côté le capitaine pousse des cris terribles et convoque tous ses hommes pour la bataille. Ah, Père, tu n'as pas idée d'un pareil tumulte! Au moment où nous revenons sur la place, car c'est toujours là que se livre la bataille, quelques Jivaros y débouchent aussi : c'était l'avant-garde. Le gros de la troupe arrivait à fond de train, le sol tremblait sous leurs pieds.

'Vite les femmes et les enfants se renferment dans l'église avec le Père; nos guerriers se rangent sur trois lignes et garnissent tout un côté de la place, juste en face des Jivaros. Quant à moi, au lieu d'entrer dans l'église comme les enfants de mon âge, j'étais resté sous le vestibule avec ma mère, car mon père et deux de mes frères étaient parmi nos guerriers, et nous voulions être témoins du combat.

'Lorsque les ennemis nous virent en si petit nombre, ils se mirent à danser, à rire et à nous insulter. Les nôtres, en les voyant si nombreux, aussi nombreux que les fourmis quand ils envahissent une cabane, sont saisis d'épouvante et veulent prendre la fuite.

'Alors le capitaine entre en colère : 'Ecoutez, vous autres, erie-t-il, si quelqu'un essaye de fuir, je lui passe ma lance à travers le ventre! Non, ces chiens d'infidèles n'auront pas raison des chrétiens! ... Enfant, s'écrie-t-il en s'adressant à moi, appelle vite le Père blanc! Dis au Père blanc de venir ici avec sa Vierge. Si nos hommes ne voient la Vierge à leurs côtés, nous sommes perdus!'

'Alors, je cours vers le Père : 'Père, sors vite avec ta Vierge, que nos hommes voient ta Vierge, sinon ils vont fuir sans combattre et Canélos est perdu! Ainsi l'a dit le capitaine.'

'Le Père qui était en prière se lève aussitôt, prend la statue de la sainte Vierge dans ses bras, puis il me dit : 'Enfant, suis-moi, allons à l'ennemi!'

'Ah, Père, c'était l'instant critique, le moment décisif! Les Jivaros qui s'étaient divisés en trois bandes, allaient nous envelopper et nous égorger : l'une venait de front et garnissait

la place dans toute sa longueur; c'était la plus nombreuse et la plus terrible. Les deux autres, se faulant, l'une à droite, l'autre à gauche, allaient nous prendre en flanc et par derrière et rendre toute retraite impossible.



Indien Jivaro en costume de gala

“Alors vite nos hommes se replient sur l'église à laquelle ils se trouvent adossés. Les femmes et les enfants se répandent autour de la palissade avec leurs pucunas, prêts à lancer une pluie de flèches empoisonnées.

“Cependant le Père blanc paraît et tous nos guerriers de s'écrier :

— Ah! voici le Père, voici la Vierge du Père! Courage! courage! ces chiens d'infidèles ne nous vaincront pas!

“Alors le Père éleva la statue de la sainte Vierge et fit avec elle le signe de la croix. Alors, que se passa-t-il? Que virent les Jivaros? On ne l'a jamais su. Les ennemis, saisis de terreur, jettent à terre lances et boucliers pour fuir plus vite; ils poussent des cris d'épouvante.

“Enfants, s'écrie le Père, la sainte Vierge vous les livre! En avant! en avant! que pas un seul ne repasse la rivière!”

“Alors tout le monde se précipite, les hommes d'abord, puis les femmes et les enfants; nous tuons avec la lance, nous tuons avec les flèches : jamais on ne vit pareil carnage.

“Accompagnant toujours les fuyards pour être sûrs qu'ils rentrent chez eux, nous arrivons au fleuve. Une crue subite l'avait fait déborder; ses eaux grondaient comme le tonnerre, emportant arbres et rochers.

“Alors le désespoir s'empare des Jivaros; les uns tombent à genoux pour demander grâce; les autres se jettent à l'eau pour traverser la rivière : ‘Hommes, s'écrie le capitaine, pas de grâce! pas de grâce! Que pas un seul ne repasse la rivière!’

“Alors nous tuons, nous tuons, jusqu'à nous lasser et nous criblons de flèches ceux qui essayent de traverser la rivière.

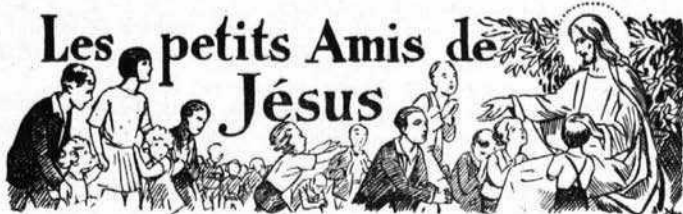
“Ah! ce fut une grande bataille et une belle victoire! Nos anciens ne se rappelaient pas avoir jamais rien vu de semblable. Bien peu de Jivaros purent rejoindre leurs villages : ils nous laissèrent en paix pendant longtemps, aussi longtemps que leurs enfants ne furent pas assez robustes pour s'armer de la lance à leur tour et venger leurs pères.

“Quant à nous, nous ne perdîmes pas un seul enfant au village.

“En mémoire de l'heureuse délivrance, un rosaire de pépites d'or fut passé au cou de la statue miraculeuse. C'est nous, c'est la tribu tout entière qui fournit au Père l'or de la chaîne et des grains.

“Tout le monde sait cela dans la tribu, parce que les pères l'ont raconté à leurs enfants et à leurs petits-enfants; mais de tous ceux qui assistèrent à cette grande bataille, il ne reste plus que moi! Dieu a voulu me conserver pour te conter ces choses : la grande victoire que nous donna en ce jour la Maman du Saint Rosaire.”

Les petits Amis de Jésus



L'ENFANCE D'UN APÔTRE

A L'ECOLE DE L'ÉPREUVE

MONSIEUR de la Mennais habitait un splendide hôtel, rue St-Vincent. C'est là, dans le pavillon de la rue Ste-Barbe, que Jean-Marie vint au monde et qu'il passa les années de son enfance.

L'armateur très occupé aux affaires de son commerce, chargé en outre pour le gouvernement de la subdélégation de St-Malo, n'avait guère de loisirs pour s'occuper de l'éducation de ses enfants. L'organisation et les détails en furent laissés à Madame de la Mennais, femme pieuse et très accomplie. Elle avait glané dans ses lectures ce qui pourrait être utile à ses enfants, et s'était ainsi fait un plan d'éducation familiale.

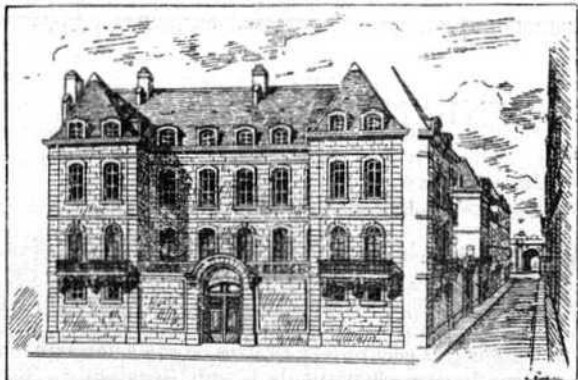
On trouvait chez elle une énergie rare, une imagination vive, du sentiment, le goût enthousiaste du beau et du pieux. Si en regard de ces dispositions, on place le goût hardi de l'entreprise, l'intelligence large, l'esprit d'indépendance, l'attachement à la terre natale qui caractériseraient les la Mennais, on voit que les enfants avaient de qui tenir.

Il est reconnu que les fils de marins bretons se montrent remuants et indociles. Qu'était-ce, au temps des corsaires, quand, dans les veillées d'hiver, les vieux loups de mer emplissaient l'imagination des jeunes du récit de courses aventureuses à la poursuite des cargaisons ennemies, de scènes d'abordage, de retours triomphaux au port natal ?

La tâche de Madame de la Mennais n'était donc pas facile. Comment réussissait-elle à calmer la turbulence de son petit monde ? Quels procédés employait-elle ? Un de ses fils nous a

légué un souvenir de ses cinq ans. Il nous montre la maman, admirable musicienne, jouant du violon pour calmer ses petits lutins.

Bien mieux, il la revoit récitant son chapelet, inculquant sans doute par ce moyen à la bande mutine, la dévotion à leur Mère du ciel. Seuls souvenirs qu'avait gardés l'écrivain de celle qui lui avait donné le jour. Jean-Marie en avait conservé plus



L'HÔTEL DES LA MENNAIS À ST-MALO

que ce souvenir poétique : la tendre dévotion envers Marie qui fut une des caractéristiques de sa vie spirituelle.

Jean-Marie grandissait sous le regard maternel, heureux, content de vivre, ne se doutant pas que bientôt des croix pesantes allaient venir charger ses jeunes épaules. Il ne connaissait, de la souffrance, que certaines exigences paternelles.

Monsieur de la Mennais avait le verbe haut, le ton tranchant et les violences passagères d'un capitaine de frégate. Il fallait passer par ses volontés ou pâtir. Jean-Marie en fit l'expérience plusieurs fois au cours de son enfance.

Il devait à un de ces caprices paternels l'habitude de priser qu'il déplorait tant plus tard, dans sa vie. Mais il ne faudrait pas conclure de ceci que Monsieur de la Mennais était dur pour ses enfants.

Nous savons par l'histoire qu'il usa de beaucoup de pondération pour calmer le vieux capitaine Surcouf qui voulait faire interner son diabolotin de fils. Le futur héros de la marine française dut à monsieur de la Mennais de ne pas commencer sa carrière par un séjour dans une maison de correction. Cette

modération, monsieur de la Mennais l'employait pour ses propres enfants, et les bontés habituelles rachetaient les rudesses passagères.

Jean-Marie atteignait sa septième année lorsqu'une croix bien lourde lui fut imposée par la Providence. Sa bonne mère fut prise d'une maladie de langueur qui l'emporta. Nous savons le vide que crée dans ces petites existences la disparition de la maman. Jean perdait une mère pieuse et dévouée; il l'aimait et il la pleura longtemps. Il garda jusqu'à sa mort son souvenir. Il fit mieux : jamais il n'oublia l'amour de Jésus, de Marie, et de la sainte Eglise que sa maman lui avait inculqué.

Une autre croix très lourde pesait déjà sur lui, qui allait devenir plus pesante encore. Parmi ses frères, Jean aimait d'une affection spéciale Félicité, de deux ans plus jeune que lui. C'était un enfant maladif, joyeux ou triste à l'excès, volontaire et paresseux; une de ces natures qui font le martyr de ceux qui s'intéressent à leur avenir.

Jean payait cher le bonheur de se dévouer. Son protégé se sauvait souvent de la maison vers les remparts, ou sur la grève. Ses fugues lui attiraient des corrections sévères qui attristaient le cœur de son petit ami. Les deux enfants prenaient ensemble des leçons, mais Félicité s'entêtait à ne rien vouloir savoir. "Tu ne seras jamais qu'un âne," lui dit, un jour la gouvernante, "je renonce à t'apprendre à lire."

— Bon, répliqua le mutin subitement transformé, j'apprendrai tout seul

— Je te le défends bien, par exemple.

— Raison de plus."

Et de dépit, le petit s'acharnait à déchiffrer les lettres et les syllabes. Ces scènes étaient pénibles pour le bon Jean qui lui aussi avait apporté en naissant un penchant à la colère, mais qui l'avait changé par sa pitié en une inaltérable douceur.

L'idée lui vint de gagner son petit frère au bien. Pendant des mois, il s'astreignit au devoir pénible de répétiteur du petit récalcitrant, et il persista dans sa tâche malgré des déboires qui en auraient découragé d'autres. L'enfant l'écoutait, un peu touché de sa sympathie, il essayait; mais, à la moindre difficulté, il s'emportait et déchirait une à une les pages de son syllabaire. Le petit professeur ne se découragea jamais, tant étaient grands son amour fraternel et son désir du bien.

Cette constance, cette douceur, ce tact, sont vraiment admirables chez un enfant de son âge : il n'avait pas encore dix ans. Où donc avait-il puisé cette force? Dans son amour du bon Dieu.

De bonne heure, Jean, formé à la piété par sa mère, avait ouvert son âme à un saint prêtre, Monsieur Engerran, et cet apôtre avait orienté vers Dieu l'âme du petit. Cette influence, celle de la tante des Saudrais, sa marraine, remplaçante de sa mère, de la gouvernante, la "bonne Villemain" avaient eu sur lui un très heureux résultat : Jean ne pensait qu'à faire le bien.

La violente tempête de la Révolution qui allait fondre sur son pays nous révélera tout ce que ce bon petit cœur recélait de bonne volonté, de courage et d'énergie.

(A suivre.)

F. CYPRIUS-CÉLESTIN

Un beau voyage

Le petit Henri est un enfant bien sage. Chaque matin, quand il se lève, il se met à genoux au pied de son lit, il joint les mains, il ferme les yeux, et aussitôt voici qu'une petite voiture d'or est devant lui. Un ange ouvre la portière, puis la referme. La voiture part, elle quitte la chambre, traverse les rues où de petits enfants courent déjà pour jouer, pour aller à l'école. Ils regardent émerveillés et disent : "Mais qu'y a-t-il dans cette petite voiture d'or?"

La voiture monte, monte, et les oiseaux qui chantent, et les fleurs des champs, se disent en la voyant : "Qu'y a-t-il dans cette voiture d'or?"

Elle traverse les nuages, qui se posent la même question; mais les stores sont baissés. On ne sait pas qui est dedans.

Puis ce sont les étoiles du ciel, brillantes, mais pas aussi brillantes que cette voiture qui passe au milieu d'elles et qui les éclipse. Elles voudraient bien savoir qui se trouve dans cette voiture.

La voiture arrive au paradis. Les anges s'écartent : Place à la petite voiture d'or!

La Vierge Marie la reçoit, ouvre la portière, et les anges, les étoiles, les nuages, les fleurs, voient sortir ... l'âme du petit Henri. La voilà maintenant aux pieds du bon Dieu qui l'embrasse et la bénit.

Le petit Henri est toujours agenouillé au pied de son lit; mais il n'y a que son corps; son âme est là-haut, au ciel; Dieu la comble de caresses et de cadeaux, dont la voiture d'or est toute remplie. L'âme y rentre de nouveau et revient sur la terre. Henri se relève. Il a fini sa prière.



AU SERVICE DU CHRIST-ROI

LA CONVERSION DE L'ANGLETERRE PAR SAINT AUGUSTIN DE CANTORBERY

GRÉGOIRE élu successeur de saint Pierre avait devant lui une tâche surhumaine. L'Eglise était dans un état pitoyable : on ne voyait partout qu'hérésies, schismes, persécutions, famines, qui, comme des vagues en furie, montaient à l'assaut du vaisseau de Pierre pour le submerger. Tant de maux faisaient croire à tous la fin du monde comme prochaine. Mais l'enfer ne peut prévaloir contre le "Royaume de Dieu" qui a la promesse d'une durée éternelle.

Le nouveau pape était un saint, et, ce qui ne gêne pas les choses, un homme de génie. Malgré une santé plutôt débile, il était doué d'une volonté capable de briser tous les obstacles. La Providence ne pouvait choisir de meilleur pilote pour guider la barque de Pierre dans la tourmente et à travers les écueils semés sur sa route.

Nous avons dit que Grégoire avait une santé débile; voici ce qu'il confiait à un ami : "Voilà onze mois que je me lève pour ainsi dire plus; j'ai de tels accès de goutte et de tels ennuis, que la vie m'est à charge. Je défaille sous la douleur, j'aspire à la mort, remède suprême..."

On dirait que c'est un découragé qui parle; détrompez-vous, saint Grégoire est un des plus grands papes qui ont gouverné l'Eglise de Dieu, aussi est-ce avec justice que l'histoire le connaît sous le nom de saint Grégoire le Grand.

L'histoire romaine est pleine de hauts faits : les Romains étaient un peuple de héros. Personne ne les a jamais surpassés dans l'art du gouvernement comme dans le dévouement à la patrie. L'histoire suivante révèle de quelle étoffe ces hommes étaient faits.

Annibal, général carthaginois et ennemi acharné des Romains, assiégeait la ville de Rome après avoir battu à plate couture toutes les armées envoyées contre lui. Les habitants

repoussèrent tous les assauts, mais ils ne pouvaient tout de même briser le cercle de fer qui les enserrait ! Et cela menaçait de s'éterniser !

C'est alors qu'un général, nommé Scipion, eut une idée de génie et la fit partager à ses compatriotes : " Nous ne pouvons vaincre ici, allons attaquer l'ennemi chez lui ; frappons-le au cœur en assiégeant sa propre capitale. "

Scipion est nommé dictateur ; une armée est levée en toute hâte ; elle réussit à passer la Méditerranée et se présente devant les murs de Carthage.

La ville, presque dépourvue de soldats, va capituler. Ce qu'apprenant, Annibal, la rage au cœur, lève le siège de Rome et se hâte de voler au secours de sa patrie : Rome était sauvée !

Saint Grégoire était Romain : il avait lu bien des fois cette histoire. Il dut se dire que la guerre offensive est la meilleure manière de se défendre ; et puisque les nations chrétiennes tournaient le dos à la lumière, la foi serait portée à d'autres peuples plus dociles : le talent resté improductif serait confié à des serviteurs plus fidèles à le faire fructifier.

Le saint pape, missionnaire de désir, n'avait pas oublié la lointaine terre des Anglo-Saxons : l'évangélisation de cette contrée préoccupait toujours son cœur. De bonnes nouvelles qu'il en avait reçues lui firent croire que le moment était arrivé de porter en Angleterre le flambeau de la foi.

Ethelbert, roi du Kent — un des royaumes saxons — avait obtenu la main d'une princesse chrétienne, nommée Berthe. Elle était fille de Caribert I^{er}, roi de Paris. On avait mis une condition à ce mariage : c'est que la reine aurait toute liberté de pratiquer sa religion, et qu'elle garderait près d'elle un évêque pour chapelain. Ethelbert accorda tout ce qu'on voulut, et il tint ses promesses.

Berthe, qui était une arrière-petite-fille de sainte Clotilde, sut prier, attendre comme elle le moment de Dieu. Elle disposa lentement son mari, païen et superstitieux, aux touches de la grâce.

L'heure providentielle semblait être venue. Saint Grégoire prépara la mission qui devait mettre aux pieds du Divin Maître les royaumes saxons d'Angleterre. Par ses soins, les Angles allaient devenir, sinon des Anges, du moins de bons serviteurs de Jésus, car longtemps leur pays sera appelé l'Ile des Saints.

(A suivre.)

L. R



ETUDE SUR UNE IMAGE

Jacques Cartier plantant la croix à Gaspé

La scène se passe le 24 juillet 1534, près de cent ans avant la fondation de Québec.

Quoique le Canada fût déjà connu dès la fin du XV^e siècle, personne en France n'avait encore songé à y former quelque établissement. Les marins qui s'y étaient aventurés n'avaient eu d'autre pensée jusqu'alors, que de satisfaire leurs goûts d'aventures. Ou bien ils songeaient au trafic : ils en rapportaient de la morue ou de la pelleterie.

Mais au XVI^e siècle, François I^{er}, roi de France, voulut coloniser la contrée, à l'exemple de ce qu'avaient fait dans l'Amérique méridionale les rois d'Espagne et de Portugal.

"Quoi, disait-il plaisamment, ces princes se partagent tranquillement entre eux le nouveau monde! Je voudrais bien voir l'article du testament d'Adam qui leur lègue l'Amérique!"

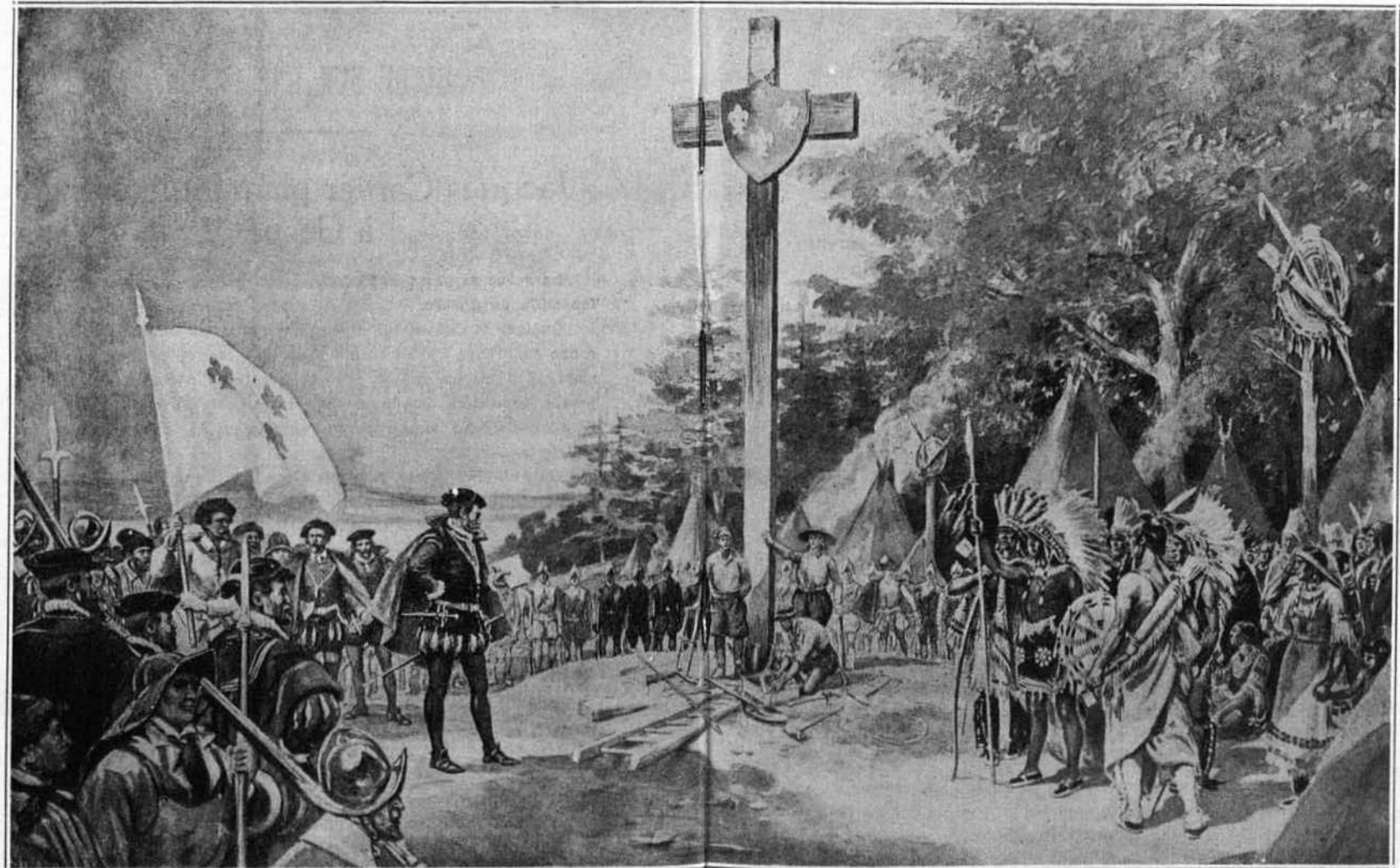
Nul dessein de pure conquête, nulle visée mercantile chez le roi des Français. Sa pensée principale? Porter au Canada la connaissance du Rédempteur, et y étendre les limites de l'Eglise catholique.

Jacques Cartier, de St-Malo, est le plus célèbre des navigateurs chargés d'exécuter ce noble dessein. Il partit en 1534 avec deux navires, chacun d'environ 60 tonneaux et monté par 61 hommes.

Après avoir pénétré dans le golfe St-Laurent, il le parcourut plusieurs jours en tous sens, longeant ces rives désertes et sauvages que l'impénétrable forêt occupait tout entières.

Nul point ne lui avait encore paru propice à un descente, lorsque, vers la mi-juillet, il fit jeter l'ancre à cet endroit de la côte.

Il envoya à terre plusieurs des siens pour reconnaître le pays. Des sauvages rencontrés prirent d'abord la fuite. Mais ensuite rassurés par les manières douces de la petite troupe, ils échangèrent avec elle des



THE STANDARD, MONTREAL

PRISE DE POSSESSION DE LA TERRE CANADIENNE

RALPH SEWARD

gestes pacifiques. Le lendemain, ils revinrent au nombre de 300, et montrèrent plus de confiance encore et de joie que la veille.

Cet empressement des sauvages réjouit beaucoup Jacques Cartier et lui donna l'espoir de les convertir.

Dans cette espérance, il fit faire pour le 24 juillet une croix haute de 30 pieds. A l'intersection des bras de la croix, se détachait un écusson avec trois fleurs de lys; et, au-dessus, on pouvait lire cette inscription, dominée par la couronne royale : "Vive le Roi de France!"

Cette croix fut élevée et plantée par son ordre en présence de nombreux indigènes qui semblaient fort curieux de savoir ce qu'elle signifiait. Ils la considérèrent beaucoup, et quand on la faisait et quand on la planta.

"L'ayant levée en haut, ajoute Cartier dans son rapport au roi, nous nous agenouillâmes tous, ayant les mains jointes, l'adorant à la vue de ces sauvages; et nous leur faisons signe, en regardant et en leur montrant le ciel, que d'elle dépendait notre rédemption, ce qui les émerveillait beaucoup".

L'artiste nous fait assister ici, au début de la scène, avant que Cartier n'ait donné l'exemple et le signal de se prosterner. Il se tient debout en avant de sa troupe.

Les ouvriers ont achevé leur tâche et débarassent le sol des outils qui l'encombrent.

La composition du tableau est très harmonieuse. Au milieu, la croix, qui est le véritable centre d'intérêt de ce spectacle émouvant : les assistants, répartis à droite et à gauche, forment deux groupes symétriques, qui s'opposent, s'affrontent, en un contraste saisissant : d'un côté la civilisation chrétienne et française (remarquez le détail si bien étudié des costumes et la discipline des alignements); de l'autre, une foule primitive, une assemblée qui est plutôt un rassemblement. Les mouvements divers qui agitent cette foule s'opposent à l'immobilité où la discipline a fixé les Français.

Même contraste dans le paysage, où la vaste plaine marine s'oppose aux hérissements de la forêt piquetée en bordure par les tentes sauvages.

Cette scène dresse au seuil de notre histoire nationale son double symbolisme. Les suggestions qui en émanent nous atteignent doublement et dans nos âmes et dans nos cœurs. Car cette terre est restée catholique dans l'âme et française par le cœur.

La Rédaction



Récits Canadiens

Une mission chez les Micmacs

M. C. PAINCHAUD

COMME tous les Indiens, les Micmacs avaient la passion des liqueurs fortes, de *l'eau de feu*, comme ils l'appelaient. Il ne manquait pas de marchands pour leur en vendre, sans se soucier de l'abus qu'ils en faisaient : un sauvage ivre était plus méchant qu'une bête féroce.

Dès son arrivée à son poste, M. Painchaud jura une guerre sans merci à ces agents du diable ; pour assurer le succès de la campagne, il résolut d'agir lui-même sur les sauvages, comme on va voir.

Prêchant un jour à Restigouche devant un auditoire presque entièrement composé de Micmacs, il reprocha à ceux-ci leurs ivresses fréquentes. Puis, prenant le taureau par les cornes, il leur fit savoir qu'il ferait la visite de leurs cabanes, et casserait toutes les bouteilles sur la tête des coupables.

Aussitôt après la messe, et avant qu'on ait eu le temps de mettre les bouteilles en lieu sûr, il commença la visite annoncée. Une recherche minutieuse lui permit d'en trouver une à moitié remplie du liquide pernicieux.

M. Painchaud ne fait ni une ni deux : saisissant le flacon, il le brise sur une poutre au lieu de le jeter à la tête du sauvage, qui était un des plus méchants de la tribu. Celui-ci, pris par surprise, ne dit pas un mot, et le curé retourna à son presbytère sans être inquiété. Mais tout danger n'était pas écarté, car les sauvages sont vindicatifs.

En effet, le lendemain, ce sauvage, ivre de vengeance, et armé d'un gros bâton, se dirigeait vers le presbytère. L'apercevant et devinant son dessein, M. Painchaud courut à sa rencontre, et, lui arrachant son arme, il lui en caressa si bien les côtes que l'autre jugea prudent de vider les lieux. Le Micmac, honteux de sa déconfiture, s'en alla, non sans jurer tout bas

qu'il aurait son tour et qu'il saurait tirer vengeance de ce nouvel affront.

En effet, le lendemain, M. Painchaud ayant à se rendre de l'autre côté de la rivière Restigouche, le même sauvage le suivit de près dans son canot, et, rendu à une certaine distance, il s'apprêta à faire chavirer l'embarcation du missionnaire, en posant la main sur le bord.

Un coup de rame, bien appliqué, lui fit lâcher prise. Mais il ne se tenait pas pour battu, et il allait revenir à la charge; heureusement, la Providence veillait : d'autres sauvages, tout dévoués au prêtre, s'étaient empressés de voler au secours du missionnaire; ils le délivrèrent de cette redoutable agression.

Voici encore un autre fait de la campagne énergique entreprise par M. Painchaud contre la légion des ivrognes micmacs.

Un soir — c'était la veille de la fête de sainte Anne — M. Painchaud s'était retiré dans son presbytère de Restigouche. Les Micmacs — quelques-uns venus de loin — remplissaient les maisonnettes d'alentour. Beaucoup d'entre eux s'étaient confessés dans la journée, et ils se préparaient pieusement à la fête du lendemain.

Mais l'eau de feu avait aussi ses dévots, et, dans quelques cabanes situées à l'écart, à l'ombre propice des bois, plusieurs sauvages faisaient force rasades, en toute sécurité, croyaient-ils : le missionnaire fatigué se reposait. Aussi les buveurs grognaient-ils de plaisir à la pensée de lui jouer ce bon tour.

Le tonnerre serait tombé sur la cabane, que les ivrognes n'auraient pas été plus surpris quand — la porte s'ouvrant soudainement — la figure courroucée du missionnaire parut aux yeux troublés des buveurs. Un solide bâton est dans sa main. Sans dire un mot, il l'abat sur la cruche encore à moitié pleine de la satanique *eau de feu*; les éclats du vase volent de tous côtés et le précieux liquide se répand à terre.

Un seul sauvage osa parler : il se sentait plus brave que les autres, car il était le maître du logis. Il se lève sur ses jambes qui n'ont guère plus de solidité que des sacs vides; sa main étreint son fusil de chasse. Puis d'une voix rauque et avinée :

“Si tu n'étais pas notre prêtre, dit-il, le sang de ton cœur coulerait sur mon *eau de feu*.”

— Tiens, répartit aussitôt le missionnaire, en ouvrant sa soutane et découvrant sa poitrine, voici mon cœur : tire, si tu l'oses. Le prêtre est ton ami quand il renverse ton *eau de feu*; il est ton ami quand il te dit la bonne parole, la parole du Grand-Esprit. S'il le faut, le prêtre couvrira de son sang ton



Le prêtre est ton ami quand il renverse ton "eau de feu".

eau de feu pour en préserver ses enfants. A genoux, pour demander pardon au Grand-Esprit!" Et une longue prière, suivie d'une chaude exhortation, mit fin à cette débauche.

Cette scène où, vrai bon pasteur, M. Painchaud était prêt à donner sa vie pour ses brebis, avait laissé de profondes impressions dans le cœur de tous ceux qui en avaient été témoins. Pourtant le principal coupable avait gardé au plus profond de son cœur un point noir contre le prêtre, qui s'en doutait bien.

Pour le gagner par des procédés d'amitié, il lui demanda de le conduire en canot à une assez longue distance. C'était pendant la nuit. Le Micmac prépare son embarcation, et, avec deux compagnons, il la lance à l'eau. M. Painchaud y prend place, tenant, lui aussi, une pagaie.

La Restigouche était calme. Le canot, poussé par des bras vigoureux, fendait l'onde avec la légèreté d'une plume emportée par le vent. De temps en temps, les sauvages faisaient entendre un de ces grognements avec lesquels ils traduisent leur surprise, leur frayeur ou leur admiration. Puis, leurs mains palpaient le fond de l'embarcation, comme pour s'assurer que l'écorce était intacte.

Ses prières étant récitées, M. Painchaud entonne son cantique favori :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours;
Servez-moi de défense,
En tous lieux et toujours.

Portée sur les ailes légères de la brise, sa belle voix monte vibrante, émue, dans la paix du soir; rasant la nappe tranquille de la rivière, elle s'en va au loin réveiller les échos des bois et des rochers. Du haut du ciel, la sainte Vierge entend l'appel de son serviteur, et elle veille sur sa vie, qui court un grand danger.

Les trois voyageurs arrivent enfin au but; la pince du canot glisse sur le sable du rivage. Agile à l'égal des sauvages, M. Painchaud saute à terre le premier, suivi aussitôt des deux Indiens.

"Le Micmac est fin, leur dit alors le missionnaire, mais le Grand-Esprit est fort, et le prêtre est protégé par la main du Grand-Esprit. Ton canot devait me noyer et tu lui avais fait un trou pour qu'il se remplisse d'eau. Mais la vie du prêtre est gardée par le grand Maître. Prends garde qu'il ne te fasse périr de cette mort que tu avais préparée pour moi." Et, pre-

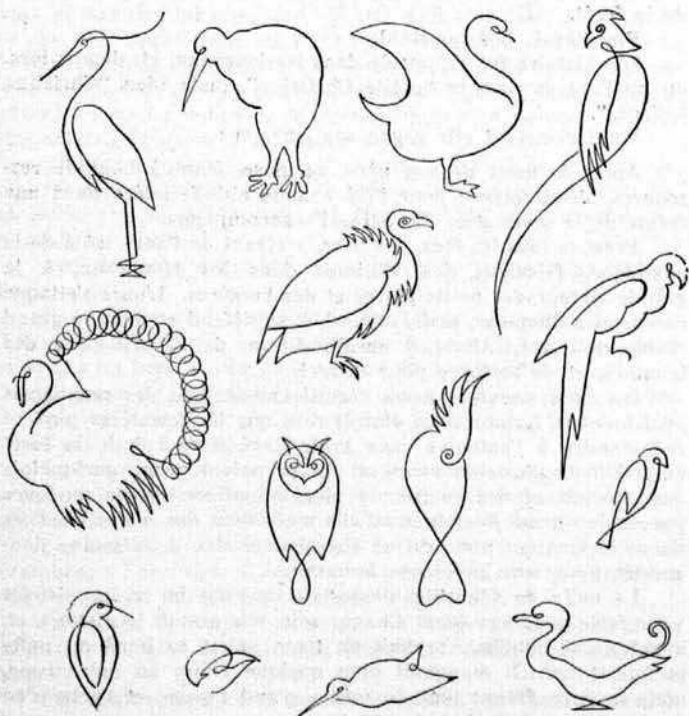
nant la main du coupable, M. Painchaud la posa sur une ouverture que le traître avait pratiquée au fond du canot, afin de faire engloutir celui qui avait renversé son *eau de feu*.

M. Painchaud raconte un grand nombre d'autres faits, aussi émouvants, dans le journal qu'il a laissé de sa mission de Restigouche. Je conseille à nos élèves abonnés des premières classes de lire la belle vie de M. Painchaud qu'en a écrite le Dr N.-E. Dionne : ils auront là une belle tranche de l'histoire religieuse du Canada.

L. R.

—●—

Si vous savez écrire, vous pouvez dessiner.



A exécuter d'un seul trait



La petite Christine

— *Histoire vraie* —

C'EST l'histoire d'une petite Norvégienne. Elle venait d'être confirmée : on aurait donc pu la considérer comme une grande personne mais elle avait la taille et la figure d'une enfant, et certes ! à la voir, on aurait été loin de penser que cette petite bonne femme aurait été capable de sauver la vie de sa mère, en l'arrachant aux redoutables griffes du roi de la forêt.

Elle l'avait fait pourtant.

Son histoire fut rapportée dans les journaux, et, depuis lors, on ne l'appela plus la "petite Christine", mais bien "Christine à l'ours".

Voici comment elle gagna son surnom :

Après la mort de son père, sa mère, étant à bout de ressources, s'était placée pour l'été comme aide-fermière dans une ferme de la montagne. Christine l'y accompagna.

Presque tous les étés, des ours, arrivant de l'autre côté de la montagne, faisaient des victimes dans les troupeaux, à la grande terreur des petits pâtres et des bergères. L'ours s'attaque rarement à l'homme ; mais, attaqué, il se défend comme un grand diable qu'il est. Alors, il aurait, dit-on, de l'esprit pour dix hommes, et de la force pour douze !

Les ours venaient assez régulièrement dans les montagnes avoisinant la ferme ; aussi était-il rare que les fermières pussent redescendre à l'automne sans avoir payé à ce roi de la forêt un tribut de plusieurs moutons. Ils prenaient même quelquefois des chevaux et des vaches, et plus volontiers encore quelques porcs bien gras. Parfois aussi, ils recevaient des balles, et alors ils se le tenaient pour dit et cherchaient des lieux moins dangereux pour leur précieuse fourrure.

La mère de Christine emportait toujours un vieux pistolet pour faire peur aux ours. Chaque soir, elle armait le pistolet, et, avant de se coucher, prenait un tison, allait au bord du puits et faisait feu. Il manquait bien quelque chose au mécanisme, mais le coup faisait tout de même grand tapage, et l'écho s'en répercutait au loin dans la montagne.

La petite Christine pensait souvent à l'ours tout en gardant son troupeau. Elle avait vu des traces près d'un marais; et, une autre fois, elle avait entendu quelque chose remuer et piétiner lourdement sous la feuillée.

On devine la peur qu'elle en avait ressentie : son cœur s'était mis à battre comme la vieille horloge. Elle s'était mise alors à appeler sa mère, et, celle-ci lui ayant répondu du bas de la prairie, cela avait suffi à la tranquilliser.

Elle hélaît maintenant dès qu'elle se sentait prise de peur à la pensée de l'énorme animal qui peut, d'un coup de patte, renverser un cheval. Ce n'est pas toujours gai, pour une petite fille, de circuler dans ces montagnes sauvages, où, sans compter les lutins et les farfadets, des bêtes mauvaises se fauflent parmi les ronces et les broussailles, prêtes à vous avaler tout rond.

Mais elle ne sentait plus le danger, quand elle entendait la voix de sa mère lui répondre. Si elle était trop loin, elle prenait le cor avec lequel tous les soirs elle rassemblait son troupeau : la musique n'en était pas très mélodieuse, mais Christine la trouvait excellente, car les sons puissants qu'elle en tirait, allaient réveiller tous les échos de la montagne, et cela pouvait inspirer une salutaire frayeur à son ennemi.

Et quand tous ces moyens ne suffisaient pas à la rassurer, elle récitait un "Notre Père", la prière du soir, celle des Anges, et alors, vraiment, plus rien de fâcheux, elle en était sûre, ne pouvait lui arriver.

Peur de jours avant de retourner à la plaine pour l'hiver, l'ours vint.

Il avait besoin de quelques provisions substantielles avant d'aller se cacher pour sa longue sieste d'hiver. Il se mit en quête et arriva un beau matin dans la cour de la ferme.

La mère de Christine était en train de faire sortir ses vaches de l'étable, lorsque la petite accourut en criant : "Mère! mère! l'ours est dans la bergerie!"

La mère arriva pour voir tous les moutons épouvantés qui se bousculaient dans un coin de la cour, et l'énorme bête brune qui tenait entre ses pattes le meilleur, le plus dodu des moutons.

Les habitants de ces régions n'ont pas froid aux yeux et ne craignent à l'occasion ni les ours ni les ennemis de la frontière : ceux-ci en ont fait plus d'une fois l'expérience.

La femme ne songeait donc pas au danger; elle voyait seulement que son plus beau mouton allait être déchiré par la vilaine bête.

Elle avait entendu dire que des fermières ont réussi à effrayer des ours; aussi, s'emparant d'une faux, elle la brandit et courut

sur l'animal en criant : "Lâche mon mouton, mon v'limeux!" Le pistolet ne pouvait être d'aucun secours : il n'était pas même chargé.

L'ours, dérangé dans son opération, lâcha le mouton, se dressa sur ses pattes de derrière et montra les dents en grognant. Ce n'est pas un petit adversaire qu'un ours debout, et il ne fait pas bon se mesurer avec lui.

La femme le frappa cependant de toute sa force et lui cassa la faux sur le museau. L'ours, avec un grognement furieux, se jeta sur la femme et la fit rouler à terre. C'en était fait d'elle, si, à ce moment, Christine n'était intervenue.

Quand elle avait vu sa mère attaquer l'ours, elle l'avait appelée, disant : "Revenez, maman, il va vous faire mal!" mais, en même temps, elle avait cherché autour d'elle une arme ou un outil quelconque.

Sur le mur de la maison était accrochée une faux : elle savait bien la manier puisque c'était elle qui coupait le foin de la ferme. Elle la prit donc et, d'un bond, s'élança sur l'ours, au moment où celui-ci piétinait la pauvre femme étendue par terre. Elle ne pensa pas à son propre salut, mais seulement à sa mère.

Tenant sa faux d'une main assurée, et prenant son élan, elle frappa l'ours en plein corps, enfonça la lame jusqu'au manche et tira de toutes ses forces. L'ours se retourna, avec un cri de douleur et de rage, vers son nouvel assaillant.

Son mouvement, déplaçant la faux enfoncée dans son ventre, fit lâcher prise à l'enfant. Elle se trouvait alors sans arme et sa mère n'était pas dégagée. C'est alors seulement qu'elle eut le sentiment du danger qu'elle courait. Elle chercha des yeux l'autre faux, celle qui s'était cassée dans les mains de sa mère. Elle ne devait pas en faire usage.

L'ours avait tourné sa colère contre la chose qui lui faisait mal : il faisait des efforts désespérés pour saisir le manche de la faux qui pendait à son flanc transpercé; mais chaque mouvement, déplaçant le fer dans sa plaie, le faisait atrocement souffrir. Il mordait furieusement le manche, il écuma, il poussait des hurlements de rage : tout le reste était oublié.

La mère de Christine se releva et rentra avec elle à la ferme, bien que cette frêle bâtisse n'offrit qu'une médiocre défense contre un ours exaspéré.

Mais celui-ci était frappé à mort. Il parvint à arracher la faux et se dirigea tout sanglant vers l'étable. Le mouton blessé était toujours là, mais l'animal ne songeait plus ni à lui ni aux autres. Il descendit, en trainant ses entrailles pendantes, vers le marais, qu'il traversa, et se coucha sous une grosse pierre.



Prenant son élan, elle frappa l'ours en plein corps.

Alors Christine et sa mère respirèrent.

— Mère, comment te trouves-tu? tu es bien pâle!

— Remercions le bon Dieu qui nous a protégées, mon enfant. C'est miracle que nous nous en soyons tirées toutes les deux."

Le corsage de la femme était tout déchiré; elle avait mal au côté et souffrait de meurtrissures dont elle se ressentit longtemps : elle l'avait vraiment échappé belle.

Christine alla voir son mouton : il avait l'épine dorsale brisée.

Elles surveillaient cependant les allées et venues de l'ours. Après avoir fait de nouveau quelques pas dans le sentier, il se recoucha. Elle en conclurent qu'il était à bout de forces et qu'il n'était plus à craindre.

Christine descendit alors bien vite chez leur maître pour lui raconter ce qui s'était passé. Les chasseurs et les gens de la ferme montèrent aussitôt sur la montagne, mais c'est en vain qu'ils cherchèrent le corps de l'ours : la pluie, qui était tombée abondante, avait effacé les traces de son sang. On supposa qu'il était allé mourir au fond de quelque trou.

La petite fille fut bien vexée de cette disparition, car elle aurait reçu du gouvernement quarante couronnes, prime donnée à celui qui inflige "la première blessure".

Christine continua à aider sa maman comme auparavant; elle resta simple et modeste, ne se doutant certes pas qu'elle fût une héroïne.

D'après H. ANGELL

Braves enfants, J. de Gigord, Paris.

Examen pour rire

- 1 — Quelqu'un perd une minute de son temps, puis il en perd une seconde, combien de temps a-t-il gaspillé?
- 2 — Comment pourriez-vous vous faire une omelette avec des œufs dont vous n'auriez pas cassé la coque?
- 3 — Comment se font nos premiers voyages, par terre ou par *mère*?
- 4 — Pourquoi recherche-t-on la compagnie des fabulistes?
- 5 — Est-ce que la laiterie et le clocher font partie de l'alphabet? Si oui, comment?
- 6 — Quel est le présent le plus opportun qu'on puisse offrir en cadeau?
- 7 — Est-ce que la fonction d'un barbier ne ressemble pas à celle d'un gendarme?
- 8 — Si l'on est poursuivi par des voleurs, quel est le plus sûr moyen de se cacher?
- 9 — Quel est le peuple qui a inventé les gants et les mitaines?
- 10 — Why can't you starve in a desert?

le Petit Savoyard



CHAPITRE X

— La cachette —

JOSSET MILLAT, étant rentré avec ses deux amis, Pierre et Julien Chassagne, sous l'autorité de maître Jean Martin, tous trois s'efforcèrent de faire oublier, par leur bonne conduite la faute qu'ils avaient commise. Leur retour était déjà une première réparation; mais leur conscience les obligeait à faire plus encore pour mériter ce pardon qu'ils avaient obtenu. N'en eussent-ils point eu le désir, ils l'auraient puisé dans les bons exemples que mit bientôt sous leurs yeux la *Petite Œuvre des jeunes Savoyards*.

Quoique tout petit encore, Joset avait apporté toute son attention aux instructions qui se donnaient dans la chapelle des Savoyards, qu'il fréquentait assidûment, et, entre autres choses, une maxime l'avait frappé : c'était celle qui prescrit le travail à tout chrétien selon ses facultés.

En reportant ses regards sur lui-même, il s'était dit : "Je ne travaille pas. Se promener tout le long du jour, faire danser Javotte et recevoir ce que l'on veut bien me donner, ce n'est pas là travailler; presque tous mes camarades en font plus que moi, et je suis aussi fort que plusieurs d'entre eux."

Tourmenté par cette idée, il avait fait confidence de ses scrupules à Jean Martin, et celui-ci, en souriant d'un air de satisfaction, avait répondu : "Nous pourrions voir".

En effet, quelques jours après, Joset se vit à sa grande satisfaction armé et équipé avec la raclette, les genouillères, la culasse, le capuchon, le sac de toile, etc.

De mendiant, il était devenu ramoneur, et sa jeune âme sentait si bien cette différence, qu'il se trouvait élevé au-dessus de lui-même de toute la hauteur qui sépare un vagabond d'un artisan.

Dès qu'il fut ainsi revêtu des insignes de son nouvel état, Joset voulut l'exercer tout de bon, et il se mit à parcourir les rues de Bordeaux en criant de sa petite voix flûtée : "A ramouna la chemina! ... La chemina du haut en bas! ..."

Un jour, il est appelé par une cuisinière qui avait reçu de ses maîtres l'ordre de faire balayer une cheminée.

"Seras-tu bien capable de faire la besogne? lui demanda-t-elle d'un air de doute.

— Oh! si vraiment, ma bonne dame, répond Joset en se dressant le plus grand qu'il peut sur ses petits pieds.

— Nous allons essayer; mais tiens, auparavant tu vas boire un petit coup de vin pour te donner des forces, et puis tu nous chanteras la chansonnette savoyarde.

— Pour le petit coup de vin, après, ma bonne dame, j'en aurai plus besoin qu'à présent; mais la chansonnette tout de suite, si ça vous fait plaisir." Et aussitôt le gentil petit ramoneur se met à chanter gaiement :

Tant que ma raclette
Va pour vous son train,
De ma chansonnette
Voici le refrain :
A vous opulence,
A moi pauvreté.
De la Providence
Chantons la bonté!

Dieu n'est-il pas père
Des petits oiseaux?
Il nourrit sur terre
Jusqu'aux vermisseaux.
A vous, etc.

Sans songer la veille
Pour le lendemain,
Sur nos jours il veille;
Chacun a son pain.
A vous, etc.

Ma figure est noire,
Mon habit est mûr;

Mais grande est ma gloire,
Si mon cœur est pur.
A vous, etc.

Pauvre sur la terre,
Riche pour le ciel,
Du bon Dieu j'espère
Le bien éternel.
A vous, etc.

Voulez-vous entendre
Comme on vit content?
Vous allez l'apprendre
D'un petit enfant.
A vous, etc.

Sage, dès l'enfance,
En tous temps et lieu,
Ayez pour science
D'aimer le bon Dieu.
A vous opulence,
A moi pauvreté ...
De la Providence
Chantons la bonté!

La cuisinière, qui était une honnête fille, fut si contente de cette chanson et de la manière dont elle était chantée, qu'elle fit entrer Joset dans sa cuisine, le questionna sur son pays, sur sa famille et lui fit une petite provision de morceaux de dessert qu'elle était autorisée à donner. Puis, le ramoneur se mit à la besogne.

C'était encore bien dur pour lui; mais le courage doublait ses forces, et lorsque arrivé au sommet de la cheminée, il fit entendre ces sons mélancoliques qu'on pourrait appeler le chant de victoire des ramoneurs, celui qui aurait pu voir l'expression de sa petite figure noircie, l'eût pris pour un triomphateur.

En redescendant avec précaution par l'étroit chemin qu'il avait déjà parcouru, la raclette faisait encore son office, et Joset apportait la plus grande attention à bien faire tomber toute la suie.

Déjà, il avait presque terminé, et il ne lui restait plus qu'un petit espace à gratter, lorsqu'il sentit une brique de la cheminée se détacher sous sa main.

Contrarié de cet accident qu'on ne manquerait pas de prendre pour une maladresse, il voulait empêcher la brique de tomber; mais lui-même, perdant son point d'appui, allait être obligé de se laisser glisser en bas, lorsqu'en se cramponnant à l'endroit où se trouvait un vide, il sentit quelque chose de froid qui lui sembla au toucher être du fer.

Resserrant alors l'angle que formaient ses genoux, il s'affermirait à son poste et put explorer plus commodément la cachette qu'il venait de découvrir.

Ce ne fut pas sans de grands efforts qu'il en tira un petit coffret fort lourd avec lequel il descendit dans l'âtre.

Il n'y avait personne dans la chambre où il se trouvait. La domestique en avait couvert avec soin tous les meubles pour les préserver de la poussière noire, et elle s'était retirée.

N'étant donc pas dérangé, Joset put satisfaire sa curiosité, en examinant le coffret tout à son aise. Il était couvert de rouille et hermétiquement fermé.

Toutefois en le secouant un peu violemment, pour savoir quel son il rendrait, une des charnières complètement oxydée, se rompit : et le coffret, s'ouvrant de ce côté, laissa échapper plusieurs pièces d'or qui roulèrent sur le plancher.

Joset, immobile de saisissement, regarda ces pièces.

Il n'avait jamais vu d'or; mais à la forme et à la couleur, il jugea bien ce que cela devait être, et commença à trembler de tous ses membres, en pensant qu'il pouvait être surpris, et qu'on aurait pu le soupçonner de vouloir faire son profit de cette riche trouvaille; aussi s'empressa-t-il de faire rentrer les louis (car c'étaient de beaux et bons louis à l'effigie des rois Louis XV et Louis XVI), par la même ouverture d'où ils étaient sortis.

Mais ce n'était pas tout, et il fallait encore avertir les maîtres de la maison, sans quoi le trésor aurait pu leur être soustrait.

Joset se mit donc à faire du bruit en remuant quelques chaises, afin d'avertir que sa besogne était terminée.

Aussitôt la cuisinière reparut, apportant le verre de vin qu'elle avait promis. Joset l'accepta avec plaisir, puis il demanda si *Monsieur* était chez lui.

"Pourquoi faire? dit Mlle Marie en jetant sur le petit Savoyard un regard scrutateur, est-ce que tu as peur que je te donne moins que *Monsieur*?"

— Non pas, ma bonne dame; mais c'est que j'ai quelque chose à lui remettre

— A *Monsieur*?

— Oui, ma bonne dame.

— Et s'il n'y a pas ici de *Monsieur*?

— Oh! bien, alors à *Madame*.

— C'est donc la même chose?

— Vraiment, oui."

La cuisinière, qui était un peu curieuse de son naturel, reprit d'un ton piqué : "Allons, puisque je ne puis pas savoir... je vais chercher *Madame*.

— Oh! il n'y a pas de mystère, allez, c'est seulement pour lui rendre cette boîte que j'ai trouvée dans la cheminée."

Mlle Marie examina le petit coffre de fer, et son premier mouvement fut de le prendre des mains du Savoyard; mais, réfléchissant qu'il était bien juste de lui laisser l'honneur de sa trouvaille, si elle en valait la peine, la bonne cuisinière passa dans l'appartement voisin, et en revint un instant après, ramenant avec elle Mme Remy sa maîtresse.

Le petit ramoneur n'avait pas encore été se secouer dans la rue, suivant l'usage; de sorte qu'il n'était guère possible de juger de sa figure complètement barbouillée de suie; mais sa petite voix était si douce, et sa prononciation si agréable à l'oreille, qu'il fallait tout d'abord s'intéresser à lui. Mme Remy, qui était une veuve fort respectable, âgée d'environ quarante ans, s'approcha du marmot, et reçut de ses mains le coffret qu'il avait pris soin de bien frotter pour qu'on pût le toucher sans répugnance.

"Qu'est-ce que cela peut contenir? dit Mme Remy en remarquant que ce meuble était fort lourd relativement à sa grandeur.

— Vous allez être bien étonnée, dit Joset en souriant.

— Qu'en sais-tu?

— Dame! c'est que tout à l'heure il en est sorti des sous jaunes, que j'ai eu bien soin de remettre. Oh! vous les trouverez tous, allez.

— Tu as donc la clef de ce coffre?

— Nenni, il n'en faut pas."

L'enfant montra alors comment la boîte se trouvait endomagée, et Mme Remy, en forçant l'ouverture, en fit aussi sortir quelques pièces d'or.



Quelle fortune! s'écria Marie.

Marie aussitôt courut chercher un marteau et un coin de fer, et en quelques coups le couvercle sauta. Quelle fut sa surprise et celle de sa maîtresse, en trouvant là une trentaine de rouleaux dont un seul s'était ouvert, contenant les uns des louis simples, et les autres des louis doubles!

"Quelle fortune! s'écria Marie en sautant de joie; à présent, madame, vous voilà riche pour toujours.

— Tu crois cela, répondit doucement Mme Remy; mais, Marie, pourquoi ce trésor serait-il à moi?

— Mais, madame, puisque le Ciel nous ... je veux dire vous l'envoie; qu'est-ce qui peut vous empêcher d'en profiter?

— Ecoute, ma fille, le Ciel ne peut jamais inspirer une action injuste : si ce trésor n'avait pas de maître, il serait à ce petit ramoneur avant d'être à nous, car c'est véritablement lui qui l'a trouvé; il vous a communiqué sa découverte, vous viendrez donc la partager avec lui, et moi en troisième, parce que vous êtes venue me chercher; mais vous voyez bien que tout cela est absurde.

"Acceptons la leçon que nous donne cet enfant, qui, lui, n'a pas cru pouvoir garder ce qui ne lui appartenait pas.

"Nous occupons cette maison, il est vrai; j'en paie le loyer; mais quand je la quitterai, je ne pourrai emporter que les meubles qui sont à moi, le reste est au propriétaire; ce coffret trouvé dans la muraille lui appartient donc avec tout ce qu'il contient.

"Il est d'autant plus juste de le lui rendre, que cette maison étant un héritage de famille, le trésor qui est maintenant entre nos mains, a sans doute été caché par un des parents du propriétaire actuel.

"Nous l'irons trouver ensemble, et sur-le-champ. Je veux que ce petit garçon nous accompagne. Il a droit à une récompense; nous ne devons pas l'en priver."

Pendant ce petit débat, Joset était allé au milieu de la rue secouer ses habits; puis il était rentré pour renfermer dans un sac la suie qu'il devait rapporter à son maître, et pour recevoir son salaire.

Il fut bien étonné lorsque Mme Remy lui dit de laisser là son sac et tout son attirail de ramoneur, de prendre le coffret et de la suivre.

Son étonnement redoubla lorsqu'on lui dit de monter dans une voiture de place, que Marie avait envoyé chercher par l'ordre de sa maîtresse.

"Moi, madame, entrer là-dedans avec vous! s'écria-t-il en ouvrant ses grands yeux noirs, je n'oserai jamais. Dites, je vous

en prie, à votre cocher qu'il aille doucement, pour que je puisse le suivre, ou bien permettez-moi de monter derrière la voiture; au fait, ça vous retardera moins.

— Il n'est pas question de cela, dit Mme Remy en riant de cet innocent scrupule, je veux que tu me tiennes compagnie. Seulement tu auras soin de ne pas te frotter contre le tablier blanc de Mlle Marie. Quant à moi, j'ai une robe noire, je ne crains rien."

Joset, après quelques petites façons drôles, se résigna pourtant. Il sauta lestement dans la voiture, et se blottit dans un coin, ayant à son côté le coffret que Marie avait lié de son mieux avec des cordes, pour empêcher qu'il s'ouvrit en route.

(A suivre.)

DEVINETTE



Où est le chasseur ?



RIRES ET SOURIRES

X *Le professeur.* — Le Mississipi est appelé par les Américains le père des fleuves.

L'élève. — Si c'est le père des fleuves, pourquoi l'appelle-t-on Miss Issipi ?

• • •

Le juge. — Je vous condamne à vingt-cinq ans de travaux forcés.

Le condamné. — Je vous remercie, je ne croyais pas vivre si vieux.

• • •

Chez le médecin :

— Eh bien, docteur, pensez-vous que ce soit grave ?

— Non, un simple furoncle derrière le cou. Mais il vous faut avoir l'œil dessus.

• • •

X *Au magasin :*

Le chauffeur de taxi. — Je voudrais un chapeau.

Le commis. — Quel est votre numéro ?

Le chauffeur. — 12 564....

• • •

X *Le patient.* — Mais, docteur, que vais-je faire si l'opération ne réussit pas ?

Le docteur. — Si elle ne réussit pas, je vous garantis que vous n'en saurez jamais rien.

• • •

Le policier. — Mademoiselle, vous faisiez du soixante milles à l'heure.

Elle. — Ce n'est pas trop mal, je ne sais conduire une auto que depuis hier.

• • •

— Quel âge avez-vous ?

— Eh bien ! celui que je parais !

— Oh !... Si vieille que ça !

• • •

Un monsieur d'un commerce fort agréable reçoit une carte postale contenant ces mots : *Vous êtes un vieux toqué.*

Il croit reconnaître l'écriture d'un de ses amis et court chez lui pour lui faire des reproches.

— Eh bien ! dit-il, vous êtes gentil de m'envoyer des choses comme celle-là par la poste !

— Mais ce n'est pas moi.

— C'est pourtant là votre écriture !

— Mais pas du tout !

— Alors, qui voulez-vous que ce soit ?

— Ah ! ça... Croyez-vous donc que je sois le seul à vous connaître ?

× La scène se passe chez un pâtissier. — Le patron se trouve être dans la boutique alors qu'un jeune homme se plaint de la fraîcheur douteuse d'une tarte.

Le pâtissier blessé, touché au vif, lui dit sévèrement :

— J'ai fait des tartes avant que vous ne fussiez né.

— Je le crois, répond le client, et celle-ci doit en être une.

• • •

Pour embarrasser un mathématicien, un quidam lui posa la question suivante : Si 4 veaux pèsent 360 livres, combien pèsera un vieux bœuff ?

— Pour le dire au juste, vous n'avez qu'à vous faire peser, reprit avec sang-froid le calculateur.

• • •

On lisait comme enseigne d'un hôtel de province :

“Ici on parle toutes les langues.”

Un voyageur entre et essaye de parler au maître de l'hôtel en anglais, en italien, en allemand, mais ne reçoit aucune réponse.

— Qui donc, dit-il, parle ici toutes les langues, ainsi que cela est annoncé ?

L'hôtelier, sans se déconcerter :

— Ce sont les voyageurs.

• • •

Entre troupiers :

— Quand on les a tués, les lions, qu'est-ce qu'on en fait ?

— On les mange, parbleu !

— Manger du lion ? Je n'ai jamais entendu parler de ça !

— Non ! Et le saucisson de Lyon, avec quoi est-ce qu'on le fait ? Avec des queues de grenouille !

Réponses aux questions de la page 130.

1. — Une minute et une seconde, ou deux minutes si l'on veut dire qu'il a perdu une seconde minute. — 2. On les fait casser par un autre. — 3. Par mère : on est porté sur les bras maternels. — 4. Parce que ce sont des hommes affables (à fables). — 5. La laiterie (lettre i) est une voyelle ; le clocher, c'est là qu'on sonne (consonne). — 6. Un parapluie (en cas d'eau). — 7. Le gendarme fait la police ; le barbier, la peau lisse. — 8. Garder sa coiffure : on ne sera pas découvert. — 9. Ce sont les Carthaginois : ils craignaient les Romains (l'air aux mains). — 10. Because you can eat the sand-which-is there.

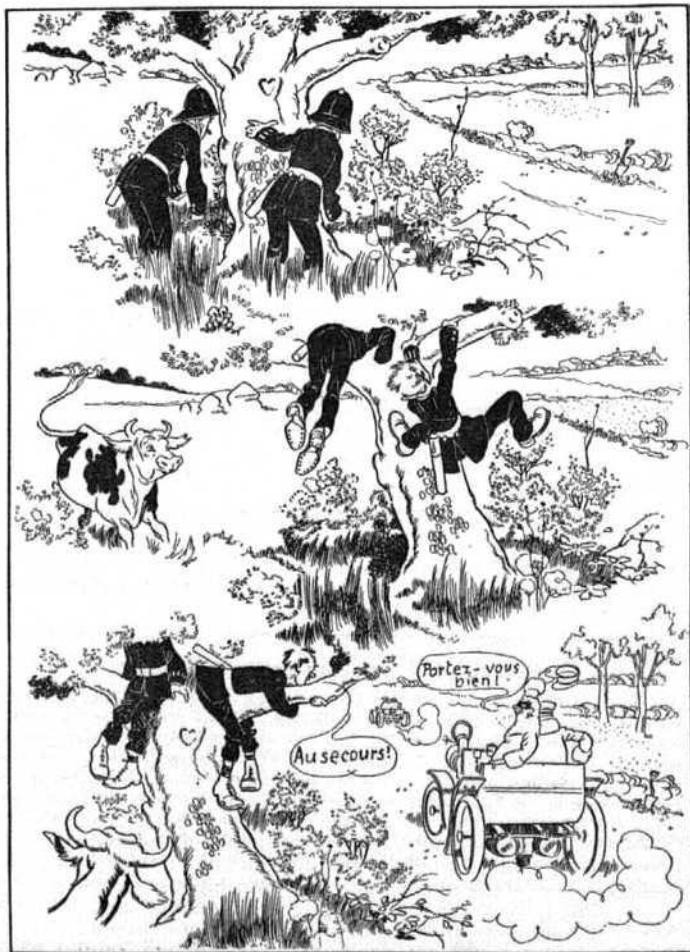
ON DEMANDE

Ceux qui ont des “Abeilles” d'octobre 1932 en surplus nous rendraient grand service en nous les faisant parvenir au plus tôt.

Des livres de plété, d'édification, d'étude, etc., français ou anglais, seraient reçus avec remerciement au bureau de “L'Abeille” pour être remis à des missions pauvres. On accepte même des livres usagés, s'ils peuvent encore servir.

Les "spotters" stoppés

(THE SKETCH)



EN HAUT : Les deux "spotters" en embuscade. — AU MILIEU : Retraite stratégique devant un ennemi qui charge à fond de train. — EN BAS : Triste perspective pour les prisonniers de n'être libérés qu'à "l'heure des vaches".